

Danielle Collobert

Œuvres II



Extrait de la publication

Œuvres II

DU MÊME AUTEUR

ŒUVRES I, Éditions P.O.L, 2004

Danielle Collobert

Œuvres II

Et œuvres en collaboration
avec Uccio Esposito-Torrigiani

*Édition préparée et présentée
par Françoise Morvan*

P.O.L
33 rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

Je tiens à remercier Francine Collobert et Uccio Esposito-Torrigiani pour leur relecture et leur aide vigilante.

Je n'aurais garde d'oublier Albert Dichy et le personnel de l'IMEC dont l'obligeance et la disponibilité ont grandement facilité ce travail d'édition.

F.M.

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-010-4

www.pol-editeur.fr

NOTE SUR L'ÉDITION

À première vue, donner une édition de l'œuvre de Danielle Collobert était chose simple : elle avait publié quatre livres de son vivant, *Meurtre*, *Dire I* et *II*, *Il donc* et *Survie* ; ces quatre livres formaient un ensemble dont la cohérence était évidente ; le rendre lisible dans sa totalité, et mettre le lecteur à même de suivre la trajectoire menant des thèmes de *Meurtre* à *Survie*, signifiait, selon moi, éliminer tous les éléments adventices, plus ou moins aboutis, qui ne pouvaient qu'opérer un effet de brouillage : les fragments posthumes édités çà et là, pièces radiophoniques ou poèmes, m'avaient toujours paru plus faibles ou plus énigmatiques et je ne voyais pas l'intérêt d'alourdir l'édition d'une œuvre qui semblait ne pouvoir trouver sa véritable résonance que dans le dénuement. Danielle Collobert aurait-elle d'ailleurs voulu publier son journal, ses pièces radiophoniques et ses poèmes de jeunesse, alors même qu'elle avait détruit le tirage du seul recueil qu'elle ait fait paraître ?

À cela, il était possible d'objecter que certains textes éclairaient ou complétaient l'œuvre publiée, et qu'en ne

détruisant pas son journal, elle avait admis tacitement qu'il puisse être édité. Placer en annexe les *Cahiers* publiés par Jean-Pierre Faye, comme l'éditeur le souhaitait, était peut-être utile ; mais, en ce cas, pourquoi ne pas donner *Polyphonie* et *Recherche* ? Il s'agissait de prolongements par d'autres voies de la même tentative. Et publier cette part du travail de Danielle Collobert sans y joindre les pièces radio-phoniques écrites en collaboration avec Uccio Esposito-Torrigiani était impossible. Or, Uccio Esposito-Torrigiani, qui s'était chargé de l'édition du journal, avait également envisagé une édition des poèmes de jeunesse... De fil en aiguille, les annexes proliféraient au point de finir par occuper plus de place que l'œuvre éditée.



Décidée à résister par tous les moyens possibles, c'est plutôt par acquit de conscience que j'ai recherché les manuscrits laissés par Danielle Collobert et que je m'y suis plongée lorsque Jacqueline Monteil les a déposés à l'IMEC. Six gros dossiers de carton vert sombre à fermoir de cartable d'écolier débordant de feuilles manuscrites ou dactylographiées : tous les brouillons, toutes les étapes intermédiaires, les dernières versions et les manuscrits soigneusement reliés de *Meurtre*, de *Dire* et d'*Il donc* – quelle étrange manière de tout conserver de la part d'un écrivain si peu attaché à la conservation, si peu soucieux de s'encombrer de biens...

Les cartons d'archives obligeaient à voir l'œuvre sous un autre jour – pas du tout un travail laissé à l'abandon entre deux voyages à travers le monde mais un travail pour-

suivi avec une rigueur inflexible ; pas du tout non plus un travail résultant d'un long ressassement, d'une lutte contre l'impuissance de dire : il était clair, au contraire, que chaque page était écrite d'un jet, et le brouillon au crayon ou au stylo à bille conservé, puis repris presque identique et inséré dans un ensemble fluctuant.

C'est du reste ce que Danielle Collobert constate elle-même dans son journal en février 1962 : *Les histoires que j'écris – l'histoire vient en entier – parfois en marchant, le plus souvent – après j'écris – toujours l'histoire d'un coup – dans sa totalité.* Et, juste après, le même jour, dans une tentative d'élucidation caractéristique de son travail : *Dire la lenteur – au-delà de l'apparence – impression du temps intérieur.* On pouvait suivre depuis les origines, depuis les premiers textes écrits sur des feuilles de cahier, les étapes de l'évolution de l'œuvre tout entière.

Or, chose étrange, les premiers textes, écrits entre dix-huit et vingt ans, étaient aussi aboutis que ceux de la fin ; des séquences de *Meurtre*, probablement rejetées par l'éditeur, voisinaient avec des textes laissés manuscrits et dont l'intérêt n'était pas moins grand. Le ton, la voix, étaient déjà ceux de l'écrivain qui allait extraire de cette masse les thèmes épurés d'une longue incantation. Et, mis à leur place dans cet ensemble, les poèmes de jeunesse prenaient une tout autre signification : de même que chaque texte était une vision, transcrite avec un mélange d'application et d'ironie, chaque poème était une tentative de transposer un fragment, une étape, un thème de la vision sur un registre plus elliptique. Loin de constituer des exercices élégiaques comme on peut en écrire à l'adolescence, ils étaient autant d'exercices de précision, et ce qui était frappant était juste-

ment cette manière de pratiquer l'écriture sur le mode du constat, comme une sorte de cartographie de la pensée – ce qu'elle observe d'ailleurs elle-même en juin 1962 : *Terminé un texte – toujours nécessité de la précision – rapidité – nécessité d'un...* et, là, pour aller plus vite, elle dessine un cadre.

Négliger ces textes inédits revenait à dissimuler le fait que l'œuvre était née de cet ensemble d'une étonnante richesse et d'une étonnante maturité dont elle s'était détachée pour se livrer à d'autres expériences.

Dans cette perspective, l'expérience de travail pour la radio prenait, elle aussi, un autre sens : pas du tout partie annexe de l'œuvre, travail alimentaire, mais exploration de la voix, du registre, déploiement d'un théâtre intérieur. On peut juger que la pièce inaugurale, écrite en 1958 avec Uccio Esposito-Torrigiani à partir de *La Métamorphose* de Kafka, a été un échec (ils n'en ont été satisfaits ni l'un ni l'autre et il a semblé préférable de ne pas publier un texte resté inachevé), mais la trilogie intitulée *Recherche* occupe une place centrale dans l'œuvre. Elle allait donner lieu à une sorte d'épure, une transposition intitulée *Polyphonie*, le tissage des voix et des sons laissant place à un lent déroulement d'images sur le même thème, voix et sons effacés, comme un film intérieur (le texte s'était d'ailleurs d'abord intitulé *Scénario*, puis *Aux environs d'un film*, avec pour sous titre *On voit lentement*). Uccio Esposito souligne avec raison qu'il s'agit d'un chaînon important dans son évolution formelle. Il fallait donc intégrer à l'ensemble cette partie immergée de l'œuvre. Mais comment le faire sans alourdir la partie visible, lisible, telle que l'avait voulue son auteur ?

Il m'a semblé que le fait de présenter l'ensemble sous forme de deux volumes complémentaires avait tout à la fois

le mérite de s'accorder avec l'esprit de l'ensemble, souvent composé par diptyques ou triptyques, et de permettre le va-et-vient d'un volume à l'autre, laissant chacun choisir librement ses voies d'approche.



Si la construction du premier volume ne posait aucun problème, celle du second volume était, en revanche, on ne peut plus aléatoire : quel ordre assigner aux textes, tantôt laissés manuscrits, tantôt dactylographiés, répartis en divers dossiers ? Il était clair que ceux qui n'avaient pas été dactylographiés avaient été jugés insuffisants par Danielle Collobert, mais il était clair aussi qu'ils étaient loin de l'être toujours, et qu'elle les avait, néanmoins, soigneusement gardés. Pourtant, certains d'entre eux, parfois notés d'une écriture presque encore enfantine, étaient des tentatives inabouties, qui n'allaient mener à rien et ne venaient pas s'inscrire dans l'ensemble, au contraire de certaines pages, réellement étonnantes (ainsi le texte débutant par *Tout a commencé un matin où la brume...* où tout commence, en effet, et où se lit l'expérience d'où va naître l'œuvre à venir). Afin de ne pas rompre une continuité dont la lisibilité était la première qualité, quelques brouillons (« Le fou », « Rue Mazarine... », « Olga dort... ») ont été laissés de côté, de même que les variantes et des fragments par trop incomplets ou inclassables. On les trouvera en annexe.

Restait le problème de l'ordre de ces textes – ordre forcément arbitraire puisque rien n'était classé, et que les liasses elles-mêmes n'étaient ni datées ni même parfois paginées. Un travail de classement avait déjà été effectué par

Jean-Pierre Faye pour les textes en prose, par Uccio Esposito-Torrigiani pour les poèmes (dont l'édition avait été envisagée en 1992), et tous deux s'étaient heurtés à la même difficulté majeure : comment rendre lisible un tel ensemble quand Danielle Collobert avait tout fait pour rendre invisibles les successions de séquences initiales et les fondre dans des ensembles de plus en plus larges, ce travail de réinvestissement par cycles rendant toute tentative d'édition déroutante au point de laisser une impression de perdition à qui venait à l'entreprendre ?

Cependant, une fois admis que, dès lors que les textes étaient repris d'un cycle à l'autre, il n'y avait aucune solution satisfaisante, sauf à donner tous les cycles successifs en admettant les redites et les variations, ce qui était impossible, il ne restait plus qu'une solution : s'appuyer sur les manuscrits laissés par Danielle Collobert pour tenter de progresser en montrant comment elle se défaisait elle-même de ses mues successives.

Sur cette base, il n'y avait plus guère de difficulté, même si les explications à ce sujet, quoique nécessaires, peuvent sembler un peu ardues et fastidieuses.



Pour ce qui concerne les poèmes, on trouve dans les archives trois ensembles.

Un premier ensemble de vingt poèmes, non paginés mais agrafés, commence par une pièce intitulée « Fugue ». Il existe une deuxième version de cet *Ensemble I*. La deuxième version, sans titres, est une tentative assez maladroite de mettre les poèmes dans un ordre différent pour les fondre

en une même coulée (tentative qui préfigure l'ensemble de l'œuvre mais qui est sans intérêt dès lors que la version initiale nous donne les textes avec leurs titres comme autant de fragments d'une mosaïque où se lisent les motifs à venir).

Un deuxième ensemble, composé de douze poèmes, manifestement contemporains de *Fugue* et dactylographiés de la même manière, commence, tel qu'il nous est parvenu, par une page détachée où se lit le poème « Le plomb de la naissance... » Mais la mention manuscrite *À J* (dédicace probable à Jacqueline Monteil) apparaît sur ce qui semble actuellement être la deuxième page et qui commence par les mots *Les îles perdues*. Sans doute le poème où se lit la dédicace est-il bien le premier et « Le plomb de la naissance » le dernier, détaché, et placé à l'avant par erreur. On peut en trouver la confirmation dans le fait que ce dernier poème figure, de fait, à la fin de ce groupe de textes dans l'*Ensemble IV* où Danielle Collobert a tenté de rassembler ses poèmes avant de publier *Chants des guerres*.

Un bref *Ensemble III*, composé de quatre poèmes, le premier commençant par « Les joncs enivrés », semble avoir été interrompu : les trois derniers poèmes n'ont jamais été repris alors que le premier se retrouve dans l'*Ensemble IV*, une liasse dactylographiée de 48 poèmes, non paginée et non agrafée, commençant par les trois derniers poèmes de l'*Ensemble I* (« L'attente a détruit... », « La mort / Ne laissant rien », et le poème initialement intitulé « Mémorial »).

Tentative manifeste pour réinvestir les poèmes écrits jusqu'alors en supprimant leurs titres et en les inscrivant dans un ensemble plus large, l'*Ensemble IV* est assurément postérieur aux premiers manuscrits. Il serait tentant de le prendre tel quel pour base d'une édition des premiers

poèmes puisqu'il s'efforce de les rassembler ; malheureusement, il semble incomplet du début ; l'ordre des textes reste énigmatique (probablement l'ordre initial a-t-il été modifié) ; surtout, il constitue la matrice de *Chants des guerres*, en sorte que de nombreux poèmes se retrouvent dans un ensemble et dans l'autre.

L'aboutissement de ces tentatives diverses est, de fait, *Chants des guerres*, un volume fait de bribes des trois premiers ensembles (mais surtout issu du second) rassemblés autour du thème progressivement, douloureusement, mis au jour, de la guerre, en quelque sorte objectivé par la guerre d'Algérie, mais il s'agit d'une objectivation fallacieuse : la guerre est un combat de travestissement, soi contre soi, jusqu'à se tuer pour mettre fin à une guerre perdue d'avance.

Écrit en 1961, *Totem*, gardé inédit, est un cycle nouveau, une sortie de la guerre primitive. Sur ce cycle même, Danielle Collobert était très critique : *Encore quelques poèmes – Totem – tout ça trop calculé – rien de neuf de ce côté-là – déperdition d'images*, écrit-elle en mars 1962, pour juger que seuls les textes de *Meurtre* méritent intérêt, mais à l'égard des textes de *Meurtre* elle n'allait pas être moins sévère puisque seul le premier allait trouver grâce à ses yeux, une fois les épreuves relues.



Les trois ensembles de poèmes manuscrits, puis *Chants des guerres* et *Totem* peuvent être lus comme en contrepoint des textes de *Meurtre* pour lesquels la même méthode d'édition a été adoptée : on trouvera d'abord les textes les plus

anciens, pour la plupart écrits au crayon ou au stylo à bille sur des blocs-notes ; puis les textes contemporains de *Meurtre*, non recopiés et, eux aussi, laissés de côté, peut-être parce qu'ils ne s'intégraient pas au volume ; et enfin, les textes dont nous savons grâce à une liste manuscrite établie par Danielle Collobert elle-même qu'ils faisaient partie de *Meurtre*.

Cette liste (que l'on trouvera reproduite en annexe) permet de référencer une quarantaine de textes (trente-sept textes numérotés, comportant des titres, puis huit textes qualifiés de « douteux » et neuf textes « à ne pas mettre »). Sept des huit textes « douteux » et deux des neuf textes « à ne pas mettre » figurent néanmoins dans le volume publié par Gallimard. Sans doute l'éditeur a-t-il conseillé des choix et proposé ou imposé des coupes : de la masse primitive, vingt-huit textes ont été conservés, à quoi s'est ajoutée une sorte de conclusion ouvrant sur *Dire*. Lorsqu'on se réfère à la liste, on constate que les pièces supprimées constituaient un ensemble cohérent et qui avait son importance dans l'économie du volume : il s'agissait des textes IV à VIII et X à XII, soit le premier quart du volume initialement composé. On pourra désormais le reconstituer, en mettant les pièces manquantes en relation avec celles qui ont été retenues. Surtout, on pourra retrouver une particularité présente dès les premiers manuscrits et qui a été effacée à tort par l'éditeur, à savoir la scansion du texte, marquée par des tirets remplaçant tantôt les points tantôt les virgules et servant tout à la fois à séparer et à relier.

Cette ponctuation a été respectée aussi scrupuleusement que possible, sans toutefois conserver les fautes manifestes (de même, Danielle Collobert écrivant très vite, les

fautes d'orthographe ont-elles été corrigées) comme était respectée la disposition des poèmes sur la page, avec majuscules à l'initiale et blancs ménagés avec soin.

★

L'édition du journal, quant à elle, est conforme à celle qu'Uccio Esposito-Torrigiani avait donnée aux éditions Change. Le manuscrit étant malheureusement perdu à présent, nous ne pouvons en savoir que ce qu'il en écrivait : *Danielle Collobert s'est donné la mort le 23 juillet 1978, dans une chambre d'hôtel, rue Dauphine, à Paris. Parmi ses quelques objets personnels, un classeur noir qui contenait un gros cahier vert d'écolier, un petit bloc-notes acheté au Pérou, des feuillets et enfin un cahier à spirale acheté à New York : le tout, rangé chronologiquement, constituait ce journal qu'un petit mot d'adieu confiait aux soins exclusifs d'une amie. Le texte que nous publions ici a été établi sans rien retrancher et en respectant, dans la mesure du possible, la graphie et la disposition du manuscrit. Nous le publions parce que c'est le journal d'un écrivain qui note, en juillet 1978, « vingt ans d'écriture » comme on annoncerait un verdict, désormais consommé.*

J'ai pu compléter le manuscrit pour l'année 1970-1971 grâce à un cahier retrouvé par Francine Collobert, la mère de Danielle, après sa mort. J'y ai ajouté aussi quelques feuillets dactylographiés sur une machine à clavier anglais : tentative de reportage, retour sur le journal ou document brut, cette liasse incomplète garde tout son mystère.

Il m'a semblé heureux qu'Uccio Esposito-Torrigiani ait accepté d'introduire comme en miroir la partie de l'œuvre écrite en collaboration : éditeur du journal et coauteur des

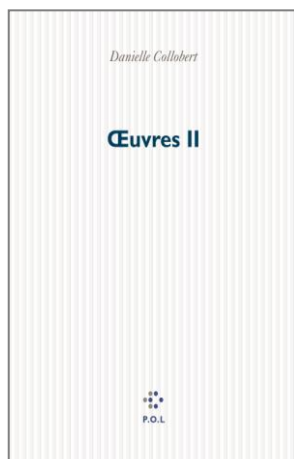
pièces radiophoniques, il était le mieux à même de répondre d'une œuvre qui est aussi la sienne.

Conçue sous la forme de deux volumes complémentaires destinés à paraître simultanément, cette édition a dû être dissociée, le deuxième volume paraissant un an après le premier, ce qui n'est pas allé sans provoquer quelques remaniements et bouleversements de dernière heure, rendant peut-être plus difficile l'approche d'une édition déjà bien ardue. Cependant, l'essentiel est qu'elle ait pu voir le jour, par la volonté tenace et arrêtée d'un éditeur auquel on ne saurait trop rendre hommage.

Françoise Morvan

Textes premiers

Achevé d'imprimer en avril 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1904
N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : mai 2005
Imprimé en France



Danielle Collobert
Œuvres II

Cette édition électronique du livre
Œuvres II de DANIELLE COLLOBERT
a été réalisée le 21 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820103)
Code Sodis : N44602 - ISBN : 9782818005415
Numéro d'édition : 136942